

CÉLINE LEMONNIER



UN PETIT COIN de PARADIS

Céline Lemonnier

Un petit coin de paradis

© Céline Lemonnier, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0102-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Paris, Septembre 2006

L'automne semble désireux de poser ses bagages dans la capitale. Le mauvais temps a déposé un lourd brouillard sur les rues de Paris et des cordes de pluie tombent en continu depuis le lever du jour. La nature a-t-elle décidé de faire des siennes en ce jour de septembre ? Dans les rues de la capitale, les parapluies ont remplacé les robes d'été, les chaussures fermées, les sandales. Dans les allées du cimetière du Montparnasse, un long convoi de voitures noires cherche le dernier lieu de vie de mon époux Alexandre Julien. Plus que mon partenaire de vie, il a été mon pilier, ma force, mon meilleur ami, mon âme sœur, mon mari. Nous nous sommes mariés tardivement, nous avons plus de quarante ans. Nous étions mariés depuis si longtemps.

Nous considérons qu'un mariage n'était pas nécessaire pour nous prouver notre amour. C'était une futilité, un caprice. Au fil des ans, nous avons éprouvé l'envie de construire une famille, une vie, un foyer. Peut être juste, nous ressentions finalement l'envie de sceller notre amour, peut être juste nous ressentions l'envie de nous réunir autour des nôtres.

Depuis qu'il m'a quitté, j'ai l'impression qu'une partie de moi, de mon être, de mon âme est morte avec lui. J'étais son aînée de deux ans. J'ai toujours pensé que je partirais avant lui. A contrario de mon mari, j'ai depuis très longtemps une santé fragile... souvenir de déportation. Alexandre a toujours été d'une grande forme physique. Il faisait beaucoup de sport, était fêru de tir à l'arc et de sports de plein air. Il était à la montagne, ce que j'étais à la mer. Mon conjoint était très précautionneux de son alimentation. Il est devenu végétarien bien avant que cela ne devienne un effet de mode. Il ne buvait qu'à de très rares occasions alors que pour ma part, j'ai toujours apprécié un verre de vin après une journée de travail, jusqu'à son cancer... Ce cancer, une tumeur cérébrale, découverte il y a un peu plus de dix-huit mois. L'oncologue a jugé très rapidement qu'un patient de l'âge de mon époux n'avait que très peu de chances de vaincre une telle pathologie.

— Monsieur Julien, votre tumeur est située au milieu du lobe temporal. Le traitement préconisé pour ce type de cancers est vraiment très invasif. Malheureusement, votre âge est un facteur en votre défaveur. Nous allons mettre en place un protocole de chimiothérapie ainsi que de radiothérapie mais vos

chances sont extrêmement faibles, voire quasiment inexistantes. Je ne peux pas et ne veux pas vous promettre une guérison que je ne suis pas à même de vous garantir, déclara le praticien avec une pointe de tristesse non dissimulée.

Nous avions pris place dans les larges fauteuils de ce professeur réputé du service d'oncologie du La Pitié Salpêtrière. Je le connaissais depuis ses débuts. Un jour, il a ouvert les portes de cet hôpital comme je l'avais fait, il y avait de cela plusieurs décennies. Il était de nature très distante mais comment pouvait-il ne pas l'être avec une telle spécialité ?

— Combien de temps, s'enquit-il ?

— Pardon ? Je ne comprends pas votre question.

— Vous m'avez parfaitement compris. Il me reste combien de temps à vivre ?

L'amour de ma vie a pris l'annonce de sa condamnation à court terme avec beaucoup de fatalité et d'ironie mais surtout avec beaucoup de dignité. Il était fils et époux de médecins mais plus que tout, il savait que sa vie avait été en danger des dizaines, peut-être même des centaines de fois. Alexandre a partagé ma vie durant plus de soixante ans. Une vie remplie d'amour, de confiance, de respect, mais aussi de souffrances et d'épreuves.

Le prêtre de l'Eglise Notre Dame du Travail a accepté de partager son office religieux avec un rabbin. Alexandre est né catholique et il l'est resté toute sa vie. Je suis juive et je resterai juive jusqu'à mon dernier souffle. Les deux hommes de foi ont de prime abord été étonné même offensé par ma requête. Depuis quand un catholique est inhumé par un rabbin ? L'histoire de la vie de mon époux, l'histoire de notre vie a levé leurs doutes respectifs.

Le prêtre dirigerait la cérémonie à l'église tandis que le rabbin réciterait le Kaddish, la prière aux morts, au cimetière. Le convoi s'immobilisa dans une allée de la sixième division... devais-je y voir un signe ?

La pluie cessa au moment même où les employés des pompes funèbres sortirent le lourd cercueil de bois d'acajou du véhicule funéraire, une longue limousine de couleur noire... la couleur préférée d'Alexandre.

De commun accord, sans se concerter, mon fils, notre fils Paul, son compagnon ainsi que mes deux petits-fils voulurent rendre un dernier hommage à cet homme toujours présent pour eux. Alexandre ne jugeait personne. Il ne

s'arrêtait guère aux rumeurs ou aux critiques. La tolérance prenait toute signification avec lui. Personne ne pouvait lui dire que penser, que ce soit son père, moi ou quiconque. Son leitmotiv était le même depuis le jour de notre rencontre : le respect de chacun et ce peu importait la couleur, la sexualité, les opinions politiques ou la religion.

Lorsque Paul, notre fils, nous a appris son homosexualité, il n'était encore qu'un jeune stagiaire dans une grande maison de couture parisienne. Il a su très tôt qu'il serait couturier. Petit, il récupérait mes vieilles robes pour les transformer en chemisiers ou en jupes. Le résultat n'était certes, pas toujours celui escompté, mais il persévérait encore et encore.

Après avoir été le bras droit de grands créateurs, plus talentueux les uns que les autres, à Paris, Milan, Londres et New York, Paul est désormais l'heureux propriétaire d'une prospère maison de couture, spécialisée dans la mode « enfant ». Il n'a rencontré aucune difficulté à trouver son nom : chez Lyly...

De nombreux hommes se sont succédés dans son lit mais jamais dans sa vie... Et un jour, il nous a présenté Jean. Pour moi, tout comme pour mon époux, il devint rapidement notre second fils. Et nous devinrent sa seule famille. Il n'avait pas eu la chance d'avoir des parents tolérants. La première rencontre a eu lieu il y a trente-deux ans. L'homosexualité est encore taboue en 2006 alors dans les années 70 !

Ils remplacèrent les quatre hommes vêtus de costumes sombres, chacun identique à l'autre, chacun ressemblant à une pâle copie de l'autre. Les hommes de la famille Julien menèrent à bout de bras le corps d'Alexandre jusqu'à sa dernière demeure.

Entouré de notre famille et de nos amis, le rabbin récita le Kaddish. Tous les hommes portaient une kippa alors que les femmes avaient recouvert leur chevelure d'un foulard de couleur sombre.

Je levais les yeux et observais pour la première fois l'assemblée. Avant ce moment, je n'avais pas pris conscience du nombre de personnes présentes pour cet hommage. D'anciens collègues d'Alexandre étaient présents. Des jeunes à qui il avait offert l'amour de la littérature étaient présents. Des enfants de la guerre, nos enfants, devenus grands, entourés de leurs enfants, de leurs petits-enfants étaient présents.

Ma petite-fille avait fait part la veille au soir de son besoin de lire un texte pour son papy, sur son papy. Depuis son décès, ce petit bout de femme, mon unique petite fille ne m'a pas quitté. Elle a suivi les pas de mon époux. Elle est enseignante. Manon partageait avec lui la joie de transmettre son savoir aux générations futures. Ils passaient des heures ensemble à parler littérature ou à jouer au backgammon. Elle a choisi la photographie qui figure sur la pierre tombale de mon époux. Selon elle, son papy ressemble dessus au héros d'une nouvelle série médicale américaine... Un certain Docteur Mamour ou à Patrick Bruel. Je n'ai jamais apprécié la télévision et d'ailleurs nous n'en avons jamais possédé mais si elle a raison, ce jeune homme peut se vanter d'être un très bel homme car Alexandre l'a toujours été. C'était l'élégance incarnée. Du jour de notre rencontre, jusqu'au jour où il m'a quitté, où il nous a quitté, il n'est jamais sorti sans son complet trois pièces. Je prenais plaisir à le taquiner sur son obsession des détails. Sa cravate était en permanence assortie à ses chaussettes et surtout à son couvre-chef.

Elle récita un extrait du « Petit Prince ». Alexandre lui lisait ce livre, petite.

« J'ai ainsi vécu seul, sans personne avec qui parler véritablement, jusqu'à une panne dans le désert du Sahara, il y a six ans. Quelque chose s'était cassée dans mon moteur. Et comme je n'avais avec moi ni mécanicien, ni passagers, je me préparai à essayer de réussir, tout seul, une réparation difficile. C'était pour moi une question de vie ou de mort. J'avais à peine de l'eau à boire pour huit jours,

Le premier soir je me suis donc endormi sur le sable à mille milles de toute terre habitée. J'étais bien plus isolé qu'un naufragé sur un radeau au milieu de l'Océan. Alors vous imaginez ma surprise, au lever du jour, quand une drôle de petite voix m'a réveillé. Elle disait :

— S'il vous plaît... dessine-moi un mouton !

— Dessine-moi un mouton... ».

Doucement, le cercueil d'Alexandre descendit en terre. Doucement, mon époux disparut sous terre. Sur la pierre tombale, nous pouvions lire : je serai toujours là. La citation était entourée de nuages. Nous voulions être dans les nuages.

Alexandre a toujours été là pour moi, pour notre famille et pour tous ces

enfants. À côté de la citation, j'avais fait graver la couverture du livre qui trônait depuis toujours sur sa table basse : « Le Tour de France par deux enfants ».

L'assemblée se dispersa. Ma fille Rosine insista pour me raccompagner. Elle devait penser que je ne pouvais rester seule mais je voulais viscéralement rester seule. J'avais un besoin incommensurable d'être seule. J'avais besoin de m'allonger sur notre lit et de me laisser aller à mon chagrin. J'avais besoin de mettre mon visage dans son oreiller afin de sentir son odeur propre à lui, une odeur de menthe citronnée, une odeur de mélisse. Je prenais conscience du vide qu'allait être ma vie, désormais, sans Alexandre.

J'ouvris la porte du 31 rue des Thermopyles, ma maison, mon foyer depuis soixante ans. Plus qu'un logement, qu'un lieu de vie, cet endroit avait pendant toutes ces années été mon sanctuaire, ma source de réconfort. Nos enfants ont grandi ici tout comme nos petits-enfants.

Je m'installais à ma table de travail, leva les yeux vers le cadre de couleur chêne et entrepris mon dernier acte d'amour. Je débutais l'écriture de notre vie. Tout a commencé, il y a soixante-cinq ans.

Paris, Septembre 1941

Je m'appelle Violette Silbermann. Malgré mon âge, vingt-quatre ans, j'habite toujours au sein du domicile familial, au 10 rue des vinaigriers dans le 10^{ème} arrondissement. J'ai la chance d'avoir des parents qui ont très vite compris que mon rêve est de devenir médecin et non mère au foyer. Ils ne m'incitent pas à me marier comme le font tant de familles juives. Dans ma tête, ma vie est toute tracée. Mon diplôme en poche, je souhaite exercer dans un grand hôpital parisien. Lorsque je serai installée, que ma réputation sera établie, que je me serai construit une patientèle, je penserai éventuellement à ce moment et seulement à ce moment à me marier et à fonder une famille. Nous sommes en 1941, certes, mais je veux être une femme indépendante. Ma mère ne travaille plus depuis son mariage avec mon père et ce malgré de brillantes études d'architecture. Elle a d'ailleurs travaillé quelques années au sein du cabinet d'Alfred Wagon. Ma mère était une des premières femmes architectes du début du 20^{ème} siècle. Sa spécialité était les immeubles d'art nouveau. Mon grand-père ne cessait de répéter qu'elle rêvait de devenir une grande architecte avant de toucher des doigts un autre rêve : celui de fonder une famille.

Mon père, Henri Silbermann, est banquier d'affaires. Je devrais plutôt dire était banquier d'affaires dans une grande banque parisienne. Depuis le 3 octobre 1940, les juifs ont été écartés de nombreuses professions intellectuelles dont celle de banquier. Ma famille a réussi avec les années à faire des économies, en prévision de jours difficiles. Malheureusement, il semblerait que ces jours se soient installés. Nous avons la chance de ne pas trop subir la crise due à l'occupation. Grâce à ses relations, mon père a trouvé un poste de comptable dans une entreprise aryenne. Le patron est un client de longue date de la banque. Malgré l'interdiction des Allemands de recruter des Juifs, il n'a pas hésité à lui offrir un emploi. Comme il n'est pas au contact du public, mon père a réussi à obtenir un certificat de travail.

Mon père est issu de la vieille bourgeoisie juive marseillaise. Il est français de pure souche. Il s'est engagé dans l'armée française lors de la « der des ders » et a été démobilisé avec le grade de lieutenant. À chaque occasion, Henri Silbermann ne pouvait s'empêcher de raconter, non sans fierté, ses trépidations militaires. Il

faisait partie du 333^{ème} régiment d'infanterie. Il était conducteur d'un Berliet CBA avec lequel il a acheminé hommes, nourriture, armes jusqu'à la bataille de Verdun.

Mon père est né à Marseille, en 1895, il est le dernier d'une fratrie de quatre enfants : Marcel, Auguste et Louise.

Ma tante Louise vit aux Etats Unis avec son mari, avocat. L'oncle Franck est spécialisé en droit des affaires. Ils ont deux enfants. John doit avoir mon âge. Ma tante a quitté la France au début des années 20. A-t-elle senti l'horreur arriver ? La famille est installée dans une petite ville proche de San Francisco. Ils sont très bien intégrés au sein de la communauté juive, participent à toutes les fêtes et fréquentent la synagogue tous les vendredis pour Shabbat. Ma cousine, Mary, est mariée avec le fils du rabbin, Yaacov. Elle est tout mon opposé. Elle a cessé de fréquenter les bancs du lycée dès que sa relation est devenue sérieuse, peut-être même le jour de leur rencontre. Après tout, ses parents, son père pouvait amplement subvenir à ses besoins. Je n'ai jamais connu mon oncle Marcel, il est mort très jeune d'une pneumonie aiguë. Auguste, lui, mon cher oncle Auguste, est au grand dam de ma grand-mère, éducateur. Il travaille dans un foyer pour enfants handicapés mentaux. Auguste est l'opposé de mon père. Il est aussi fantasque que mon père est cartésien. Il a foi en la bonté des autres. Il pense, peut-être à tort que chacun doit aider son voisin et ce même si celui-ci est son pire ennemi, à se relever en cas de chute.

J'ai toujours soupçonné que le mariage de mes grands-parents paternels avait été arrangé. Ma grand-mère, à contrario de son époux, était une personne très froide. Elle ne m'a jamais prise dans ses bras, n'a jamais eu un geste tendre. Je n'ai pas le souvenir de l'avoir un jour entendu dire qu'elle m'aimait. Ma grand-mère était une femme d'intérieur. Sa maison était bien entretenue. Elle accompagnait son époux dans tous les dîners importants et en organisait de plus fastueux. Elle mettait un point d'honneur à être l'épouse parfaite, que les autres femmes jalouaient et ce au détriment de ses enfants. Ces derniers étaient plus un fardeau qu'un cadeau à ses yeux. Une gouvernante avait d'ailleurs la charge de leur éducation. Les enfants Silbermann connaissaient plus cette employée que leur mère. Jacques Silbermann avait repris la banque familiale créée au début des années 1800 par son grand-père. La banque Silbermann était début 1900, le principal établissement bancaire de Marseille.

Ma mère, Lyly Rosenberg, est née en Pologne, à Kolacinek, un village proche